

## Article

---

« Le travail du non-contemporain : historiophagie ou historiographie? »

Walter Moser

*Études littéraires*, vol. 22, n° 2, 1989, p. 25-41.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500896ar>

DOI: 10.7202/500896ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)



# LE TRAVAIL DU NON-CONTEMPORAIN *HISTORIOPHAGIE OU HISTORIOGRAPHIE ?*

*Walter Moser*

■ Notre étude est consacrée à l'exploration d'une forme spécifique de l'hétérogène qu'Ernst Bloch a appelée *das Ungleichzeitige, die Ungleichzeitigkeit*, expression que je traduirai par *le non-contemporain, la non-contemporanéité*<sup>1</sup>. Cette catégorie introduit dans la problématique de l'hétérogénéité une nécessaire dimension historique; mon propos consiste donc ici à conjuguer hétérogénéité et histoire ou du moins, plus modestement, à articuler quelques implications d'une telle conjugaison.

J'indiquerai, en début de parcours, l'orientation de mon étude sous la forme d'un axiome à valeur très générale: tous les matériaux de l'histoire culturelle sont en principe réutilisables, recyclables; ils survivent de manière plus ou moins active. Ou encore, en termes négatifs: dans le processus de l'histoire culturelle rien n'est jamais définitivement mort.

Dans ce qui suit, il s'agit essentiellement de décrire et de commenter des faits de survivance

active, le processus de la réutilisation de matériaux issus de l'histoire humaine. Afin de sortir la problématique de sa généralité abstraite, je m'appuierai, à titre d'illustration, sur deux dossiers historiques: celui de la montée du fascisme en Allemagne (à partir du livre *Erbschaft dieser Zeit* d'Ernst Bloch), et la discussion actuelle sur la postmodernité (à partir d'un article récent de Fredric Jameson). Les phénomènes hétérogènes, dans les deux objets historiques différents, posent au discours historiographique des problèmes analogues. Le recours à la notion du non-contemporain pourrait sans doute nous être utile dans la difficile tâche de penser le postmoderne.

## *1 L'héritage de ce temps*

En 1935 Ernst Bloch publie à Zurich un livre qui a pour objet la montée du national-socialisme en Allemagne pendant la république de Weimar.

---

<sup>1</sup> Ernest Bloch, *Erbschaft dieser Zeit*, Frankfurt, a.M., Suhrkamp, 1969 (première édition: Zürich, Verlag Oprecht & Helbling, 1935). Nous donnons en note la version française des citations, empruntée à la traduction de Jean Lacoste: *Héritage de ce temps*, Paris, Payot, 1978. Un renvoi comme «p. 70/63» se lit «p. 70 de l'original, 63 de la traduction».

Il s'agit d'un recueil de microanalyses, faites au jour le jour et portant sur les aspects les plus variés de la vie quotidienne. S'y ajoute une réflexion d'ordre théorique sur le phénomène et la catégorie du non-contemporain. Le tout est centré sur l'étrange séduction qu'exerce une formation idéologique totalement hétérogène, bricolée de toutes pièces, mais qui affiche comme l'un de ses contenus la pureté, l'homogénéité. Bloch réagit avec une fascination indignée à l'habileté avec laquelle les nazis s'approprient tout ce qui peut leur être utile, et en particulier les éléments non contemporains qui sont constitutifs de l'actualité historique mais qui ont leurs racines dans l'irrationalité d'un passé profond.

L'attitude adoptée par Bloch dans ce livre n'est pas simple ni facile. Elle pourrait se résumer par la figure d'une guerre sur deux fronts, puisque d'une part en marxiste il s'oppose aux fascistes, mais que d'autre part il se voit obligé de critiquer l'incapacité, manifestée par les socialistes de toutes les orientations<sup>2</sup>, de contrer et d'enrayer l'avance de la machine national-socialiste.

D'une part il mène donc une polémique véhémement contre les nazis, qu'il accuse de voler ce qui bon leur semble et d'en pervertir le contenu pour l'adapter à leur cause politique :

Hat doch der Nazi nicht einmal das Lied erfunden, mit

dem er verführt. Nicht einmal das Pulver, mit dem er feuerwerkt, nicht einmal die Firma, unter der er betrügt. Gerade der Terminus Drittes Reich hat eine lange Geschichte, eine echt revolutionäre. Schöpferisch, sozusagen, war der Nazi nur im Unterschleif jeder Preislage, womit er revolutionäre Lösungen für ihr Gegenteil verwendete (p. 127<sup>3</sup>).

Quelle que soit l'origine des éléments qui sont ainsi prélevés à des contextes d'élaboration et à des moments historiques disparates, l'essentiel, lors de cette réappropriation, est leur utilité au service de la cause nazie, fût-ce au prix d'une perversion totale de leur sens premier — chose particulièrement fâcheuse quand il s'agit d'éléments originellement révolutionnaires. Bloch accusera donc les nazis de s'affubler d'une apparence révolutionnaire, il découvre et stigmatise leurs méthodes d'appropriation, de camouflage, de plagiat, de tromperie, toutes utilisées pour des fins de séduction politique<sup>4</sup>.

C'est avec véhémence qu'il dénonce la désinvolture avec laquelle les fascistes utilisent et exploitent les éléments les plus hétérogènes; il critique l'habileté et la facilité avec laquelle ils récupèrent et amalgament tout ce qui peut renforcer la position de leur cause. Il parle avec mépris de ce mauvais ramassis<sup>5</sup> des éléments les plus disparates<sup>6</sup>, dont le seul dénominateur commun semble être l'irrationalité :

2 Mais il vise en particulier une position qu'il désigne par le terme de *Vulgarmarxismus*.

3 «Le nazi n'a même pas inventé la chanson avec laquelle il séduit. Pas même la poudre avec laquelle il fait des feux d'artifice, pas même la signature avec laquelle il fait ses escroqueries. Le terme de Troisième Reich a lui-même une longue histoire, authentiquement révolutionnaire. Le nazi ne fut pour ainsi dire créateur que dans les détournements à tous les prix qui lui permirent d'utiliser des mots d'ordre révolutionnaires à des fins contraires» (p. 117).

4 Cf. en particulier le chapitre «Inventaire de l'apparence révolutionnaire», p. 70-75/63-68.

5 Qu'il opposera plus tard à une non-contemporanéité authentique.

6 C'est dans la ligne de ce diagnostic que se situe l'analyse des discours fascistes par Jean-Pierre Faye, publiée en 1972 sous le titre *Langages totalitaires* (Paris, Hermann).

Dies ganze irrationale Wesen also schmolz der Nationalsozialismus breit plebejisch zusammen; von George bis zur Anthroposophie, bis zu Ekstasen, die vorher in bloßen Tanzschulen waren, bis zu den mannigfachen Kryptoreligionen, deren eine entäußerte und vermissende Zeit voll war. Und er zog sie eben im Blutmythos zusammen oder im fast rätselhaften Feuer, das Hitler »Deutschland« verliehen hat. Als keinem Land kaum mehr auf der Erde; als einer Patria, worin Blutgier, Pogrom, Urwald, Rom, Mazdaznan, Traumwelt, Irrenzeichnungen, Tanzrapporte, archaische Verzückung, himmlisches Jerusalem in einer einzigen Blasphemie zusammengehen (p. 101').

D'autre part, Bloch se voit dans l'obligation de critiquer également l'incapacité de la gauche politique, et tout particulièrement des marxistes, de faire face aux non-contemporanéités et de les traiter comme des réalités constitutives de la situation historique. Plutôt que de les dénoncer comme des éléments rétrogrades et irrationnels, il s'agirait de les prendre au sérieux comme des symptômes de crise, comme la manifestation d'un malaise profond dans le capitalisme et comme l'expression collective d'affects et de désirs réels. L'efficacité de la séduction nazie quant au maniement de ces éléments est fonction de l'inadéquation du discours socialiste par rapport à eux :

Deutschland hört noch, wie sich gezeigt hat, auf die alten Retter- und Reichsträume<sup>8</sup>, selbst wenn sie von Betrügern vorgebracht werden, und es hörte desto verführbarer darauf, als die sozialistische Propaganda vielfach kalt, schulmeisterlich, nur ökonomisch war (p. 128').

La droiture suffisante et vertueuse avec laquelle la « propagande socialiste » ou le « marxisme vulgaire » (p. 59 et 124/52 et 114) ont répondu à ces rêves anciens a desservi la cause du marxisme et permis aux fascistes de drainer de leur côté l'énergie de ces désirs. Bloch plaide pour une attitude marxiste différente à l'égard de ces éléments non contemporains: il s'agit d'abord de les prendre au sérieux, de les comprendre ensuite et finalement de les intégrer dialectiquement dans la lecture marxiste de l'histoire ainsi que dans le plan d'action qui en découle.

Certes, il ne faut pas minimiser ce qu'il y a de grave dans la recrudescence des irrationalités archaïsantes, il faut lire les signes des temps, mais il ne suffit pas de ridiculiser les forces sociales qui se manifestent de la sorte, de les excommunier par un décret rationnel. Bloch subsume l'ensemble de ces phénomènes inquiétants sous l'expression « révolte des couches anciennes contre la civilisation » (p. 111/102) et les analyse en identifiant tout particulièrement trois acteurs

---

7 «Le national-socialisme a donc fondu ensemble toute cette atmosphère irrationnelle avec le large assentiment de la plèbe, de George à l'anthroposophie, jusqu'aux extases qui n'existaient auparavant que dans les écoles de danse, jusqu'aux multiples cryptoreligions dont regorgeait une époque dépouillée et nostalgique. Et il la concentra dans le mythe du sang ou dans le feu presque énigmatique qu'Hitler a donné à l'Allemagne": un pays qui n'est plus guère d'ici-bas, une patrie où la soif de sang, le pogrom, la jungle, Rome, le mazdéisme, le monde de rêve, les dessins d'aliénés, les danses hypnotiques, l'envoûtement archaïque, la Jérusalem céleste se confondent en un seul blasphème» (p. 92).

8 Et cela d'autant plus, comme Bloch le dira ailleurs, que l'Allemagne n'a jamais réussi «sa» révolution.

9 «L'Allemagne prête encore l'oreille, comme on l'a bien vu, aux vieux rêves de sauveur et de Règne [voir la note précédente], même lorsqu'ils sont inspirés par des escrocs, et elle était d'autant plus disposée à se laisser séduire que la propagande socialiste était bien souvent froide, pédante, exclusivement économique» (p. 118).

sociaux qui mènent cette révolte : la jeunesse (p. 105-106/96-97), la paysannerie (p. 106-108/97-99), la couche moyenne (p. 108-111/99-102). Il l'interprète comme une fuite en arrière face à plusieurs expériences négatives de la vie moderne dans la société capitaliste : le relativisme et le nihilisme, l'aliénation, le devenir-marchandise des hommes, la mécanisation rationaliste du monde, surtout dans les grandes villes. Cette fuite qui revalorise des contenus relevant du primitif-atavique, du mythique, du païen, du chtonien, de la participation mystique, quelles qu'en soient les intensités, il s'agit, dans un premier temps, de la comprendre comme un aspect réel de l'actualité historique, pour ensuite tenter d'en réinscrire les énergies dans le cours de l'histoire :

Gewiß auch hatten Dunkelheiten noch nie solch regen Verkehr mit Spießbürgern zu erdulden, soviel Hämschkeit, Gemeinheit und störrigste Provinz, soviel Edda auf Brandmalerei, soviel Wappensprüche auf Sächsisch. Aber dennoch sind hier, in der Wut von Millionen, in der archaisch gewordenen Landschaft um sie, auch Felder anderer Irratio. Lebende und neu belebte Ungleichzeitigkeiten, deren Inhalt echt ist, deren Erscheinungen heidnische Roheit, panische Natur mit sich führen. Aufstände älterer Schichten gegen die Zivilisation kannte man in dieser dämonischen Form

bisher nur im Orient, vor allem im mohammedanischen. Ihr Fanatismus kommt jetzt auch bei uns, immer noch, den Weißgardisten zugute; solange die Revolution das lebende Gestern nicht innehat und umtauft (p. 111<sup>10</sup>).

Comment procéder pour absorber et rebaptiser ces hiers encore vivants ? L'une des réponses de Bloch — intertextualité consciente ou non ? — recourt à une métaphore freudienne, *besetzen*, dont les connotations militaires en allemand se doublent de connotations économiques dans la traduction française (« investir ») : il s'agit d'occuper, d'investir le champ irrationnel des non-contemporanéités qui fournissent des armes à l'extrême droite politique :

Es ist an der Zeit, der Reaktion diese Waffen aus der Hand zu schlagen. Erst recht an der Zeit, Widersprüche ungleichzeitiger Schichten gegen den Kapitalismus unter sozialistischer Führung zu mobilisieren. Hier werde die »Irratio« nicht in Bausch und Bogen verlacht, sondern besetzt : und zwar von einem Standort, der sich auf »Irratio« etwas echter versteht als die Nazis und ihre Großkapitalisten (p. 16-17<sup>11</sup>).

De là découle une tâche pour le penseur marxiste : le devoir de rendre la non-contemporanéité dialectique. C'est là le titre de la partie théorique du livre (p. 104-160/95-146).

10 « Il est certain que les ténèbres n'avaient eu encore jamais à souffrir un commerce aussi intense avec des petits-bourgeois, autant de méchanceté, de vulgarité et autant de provincialisme entêté, autant d'Edda pyrogravé, autant de devises en saxon. Mais il y a aussi, dans la colère de millions d'hommes, dans le paysage devenu archaïque qui les entoure, des champs d'une autre irraison, des non-contemporanéités vivantes et réanimées dont le contenu est authentique, dont les manifestations s'accompagnent d'une brutalité païenne et d'une nature panique. On ne connaissait jusqu'à maintenant de révoltes des couches anciennes contre la civilisation sous cette forme démonique qu'en Orient, surtout dans l'Orient musulman. Et leur fanatisme profite toujours, et maintenant chez nous aussi, aux gardes blancs. Il en sera ainsi aussi longtemps que la révolution n'assumera pas l'Hier qui vit toujours et ne le débaptisera pas » (p. 101-102).

11 « Il est temps de faire sauter ces armes des mains de la réaction. Il est temps plus encore de mobiliser sous un commandement socialiste les contradictions des classes non-contemporaines qui les opposent au capitalisme. Qu'on ne se moque pas ici en bloc de l'« irraison », mais qu'on l'occupe [*besetzt*], et certes d'un point de vue qui s'entend de façon un peu plus authentique en « irraison » que les nazis et leurs grands capitalismes » (p. 8-9).

Dans ces pages, Bloch commence lui-même à élaborer les éléments de cette dialectique. Face à l'apparence phénoménale d'un « mélange confus d'histoire invendue et même de préhistoire » (p. 106<sup>12</sup>), il propose d'introduire une double distinction : il dissocie d'abord la « mauvaise » ou inauthentique non-contemporanéité de celle qui est réelle ou authentique. Il qualifie de « mauvais anachronismes » (p. 116/106) les amalgames d'éléments non contemporains opérés par les fascistes par pur opportunisme et par méconnaissance de l'heure historique. Sont authentiques ou réelles, par contre, les contradictions non contemporaines qui découlent du processus historique, des hiers encore vivants que le travail de l'histoire n'a pas réussi à transformer. Les non-contemporanéités authentiques, à leur tour (et voici la seconde distinction), présentent deux aspects. L'aspect intérieur comprend le non-contemporain subjectif, qui se manifeste comme une attitude négative, une résistance de la part des sujets historiques à l'égard de leur actualité historique<sup>13</sup>. L'aspect extérieur, ou non-contemporain objectif, renvoie à des résidus que le cours de l'histoire charrie comme des capsules du passé qu'il a été incapable d'intégrer dans le travail historique<sup>14</sup>. La réactivation subjective de

ces résidus historiques produit une énergie pathétique qu'il est possible de canaliser tant vers la réaction que vers la révolution. Ils comportent un potentiel utopique, mais leur énergie n'est pas idéologiquement marquée :

Das objektiv Ungleichzeitige ist das zur Gegenwart Ferne und Fremde; es umgreift also untergehende Reste wie vor allem unaufgearbeitete Vergangenheit, die kapitalistisch noch nicht »aufgehoben« ist. Der subjektiv ungleichzeitige Widerspruch aktiviert diesen objektiv ungleichzeitigen, so daß beide Widersprüche zusammenkommen, der rebellisch schiefe der gestauten Wut und der objektiv fremde des übergebliebenen Seins und Bewußtseins. Hier sind Elemente alter Gesellschaft und ihrer relativen Ordnung und Erfüllung in der jetzigen ungeordneten, und der subjektiv ungleichzeitige Widerspruch belebt diese Elemente negativ wie positiv überraschend. Haus, Boden, Volk sind solche objektiv abgehobene Widersprüche des Überkommenen zum kapitalistischen Jetzt, worin sie wachsend zerstört und nicht ersetzt worden sind. Sie sind Widersprüche des Überkommenen zum kapitalistischen Jetzt und Elemente alter Gesellschaft, welche noch nicht gestorben sind (p. 117<sup>15</sup>).

Pour finir, tout ce complexe des contradictions non contemporaines est à distinguer des contradictions contemporaines avec lesquelles il entretient des relations dialectiques qui peuvent se manifester, selon les contextes concrets, tantôt

12 «Wildes Durcheinander unverkaufter Geschichte, auch Vorgeschichte» (p. 116).

13 «Dumpfes Nichtwollen des Jetzt», «Un morne refus du temps présent» (p. 116/107).

14 Bloch désigne souvent ces résidus historiques par *unaufgearbeitete Vergangenheit* ou *unerledigte Vergangenheit*.

15 «L'objectivement non-contemporain est ce qui est loin du présent et étranger à lui; il englobe donc des vestiges qui disparaissent et surtout un passé qui n'a pas été remis à jour, qui n'est pas encore "dépassé" d'un point de vue capitaliste. La contradiction subjectivement non-contemporaine active cette contradiction objectivement non-contemporaine, de sorte que les deux contradictions se réunissent, la contradiction en porte-à-faux, qui est la rébellion de la colère rentrée, et la contradiction objectivement étrangère de l'être et de la conscience d'une autre époque. Ici des éléments d'une société ancienne, de son ordre relatif et de sa réalisation relative, subsistent dans la société en désordre du temps présent, et la contradiction subjectivement non-contemporaine anime de façon surprenante ces éléments, négativement et positivement. La maison, le sol, le peuple, voilà des contradictions objectivement détachées qui opposent le traditionnel au temps présent du capitalisme, dans lequel elles ont été de plus en plus détruites et n'ont pas été remplacées. Ce sont des contradictions qui opposent le traditionnel au temps présent du capitalisme, et des éléments d'une société ancienne qui ne sont pas encore morts» (p. 107-108).

par l'opposition, tantôt par la complémentarité, voire l'intensification réciproque. Les contradictions contemporaines relèvent en premier lieu de la lutte des classes, qui, en 1930, se déroule sur «le champ de bataille entre le prolétariat et le grand capital» (p. 109<sup>16</sup>).

Dans le cadre de cette présentation succincte, il n'est pas possible d'exposer plus en détail la logique et le fonctionnement discursif de cette dialectique. J'ajouterai cependant un bref commentaire sur quelques traits de discours qui auront une certaine importance pour la suite de mon analyse. Sur le plan de la stratégie argumentative, il est en fait intéressant d'observer que Bloch insiste surtout sur le degré de complexité de la dialectique qu'il élabore. C'est comme si, face à la nature hétérogène de son actualité historique, il ressentait l'insuffisance conceptuelle du «grand récit<sup>17</sup>», en l'occurrence celui de la théorie matérialiste-dialectique de l'histoire, qu'il a choisi comme cadre de son travail. Confronté avec les difficultés qui résultent de cette insuffisance, il ne décide cependant pas de rejeter ce «grand récit», mais plutôt d'en perfectionner, en l'assouplissant, la logique interne.

Sur le plan des figures, Bloch use de plusieurs expressions métaphoriques pour désigner sa tentative d'intégrer la dialectique du non-contemporain dans sa théorie de l'histoire. Ainsi parle-t-il d'une dialectique à plusieurs niveaux (*mehrschichtig*), à plusieurs espaces (*mehrräumig*),

à plusieurs voix (*mehrstimmig*), à plusieurs rythmes (*polyrhythmisch*). Dans une métaphore musicale, il parle également d'une structure en contrepoint (cf. p. 122sq./114sq.). L'usage de ces métaphores appelle deux commentaires :

1) La notion d'une dialectique à plusieurs voix ne manque pas de nous rappeler la notion et les structures de la polyphonie chez Bakhtine.

2) La spatialisation métaphorique (plusieurs couches ou espaces) de la question historique retiendra notre attention un peu plus longuement. D'abord parce que, sur le mode métaphorique, elle anticipe en quelque sorte une des thèses de Fredric Jameson sur la culture postmoderne : cette culture aurait évacué la catégorie du temps et se manifesterait essentiellement dans la figure d'une sorte de superespace. Nous y reviendrons. Ensuite, parce que cette spatialisation peut être lue comme l'indice, sinon l'aveu du fait qu'une certaine mise en ordre narrative et, partant, temporelle de l'histoire est entrée en crise. Et, dans la mesure où temporalité et historicité sont indissociables, la notion d'histoire, la pensée historique même est entrée en crise. L'évidence phénoménale de la matière historique, surtout s'il s'agit de l'époque contemporaine, n'admet plus — à moins d'un traitement réducteur que Bloch rejette — une mise en ordre sur l'axe narratif de la succession dans le temps : avant que — pendant que — après que<sup>18</sup>.

16 «Kampffeld zwischen Proletariat und Großkapital» (p. 118).

17 Ce terme est emprunté à Jean-François Lyotard, *la Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

18 Contemporain d'Ernst Bloch, Robert Musil a formulé cette crise de la valeur cognitive de l'ordre narratif dans son roman *l'Homme sans qualités* : «la loi de cette vie à laquelle on aspire quand on est surchargé de tâches et que l'on rêve de simplicité, n'était pas autre chose que la loi de la narration classique! De cet ordre simple qui permet de dire : "Quand cela se fut passé, ceci se produisit!" C'est

Un tel développement linéaire de l'histoire, même s'il est pensé dialectiquement, est encore suggéré chez Williams par le triplet conceptuel «residual — dominant — emergent<sup>19</sup>». Ce triplet est un premier instrument indispensable pour penser l'hétérogénéité non contemporaine. Mais en principe il comporte toujours les trois temps successifs d'un schéma narratif, même si sa mise en œuvre par Williams a pour effet de problématiser la linéarité ainsi suggérée du temps historique.

Pour ce qui est de la mise en œuvre de sa dialectique à plusieurs voix, espaces ou couches, Bloch ne cherche pas non plus à rejeter le cadre du «grand récit». Il s'emploie plutôt à en aménager la structure interne de manière à le rendre viable quand on l'applique à une réalité historique récalcitrante. Il fallait raffiner la dialectique afin qu'elle puisse rendre compte d'un temps historique dans lequel se déploie l'hétérogénéité de plusieurs temporalités sous la forme des contradictions de la non-contemporanéité. Le travail de Bloch reste donc essentiellement tributaire d'une vision moderne de l'histoire, même si — en quelque sorte de l'intérieur, dans la micro-analyse — il se voit obligé d'aller à l'encontre d'un trait fondamental de cette vision.

Voici quelques-uns des traits constitutifs de la vision moderne de l'histoire :

- Le sujet de l'histoire est humain, qu'il soit collectif ou individuel.
- Ses activités principales sont :
  - concevoir un projet d'action qui a pour but la transformation de l'état présent,
  - exécuter ce projet,
  - interpréter le passé historique.
- La temporalité historique est orientée et irréversible.
- Le présent exécute les projets du passé et conçoit les projets à réaliser dans l'avenir; celui-ci est donc le projet du présent, une utopie à réaliser.
- Le travail de l'histoire est conçu comme la relève du passé par le présent, comme le dépassement du présent dans l'avenir<sup>20</sup>.

Il ne fait pas de doute que le travail historiographique de Bloch se déroule dans le cadre d'une telle conception de l'histoire. Il est évident que la responsabilité du processus historique, l'obligation de progresser historiquement, revient aux acteurs humains. L'histoire est orientée, ce qui s'exprime souvent implicitement par une métaphorisation spatiale doublée d'une axiologie :

— Par rapport à un présent historique, Bloch distingue un arrière (le passé) et un avant (le futur<sup>21</sup>). Le bon mouvement historique va en

---

la succession pure et simple, la reproduction de la diversité oppressante de la vie sous une forme unidimensionnelle, comme dirait un mathématicien, qui nous rassure: l'alignement de tout ce qui s'est passé dans l'espace et le temps le long d'un fil, ce fameux "fil du récit" justement avec lequel finit par se confondre le fil de la vie. Heureux celui qui peut dire "lorsque", "avant que" et "après que"! [...] Ulrich s'apercevait maintenant qu'il avait perdu le sens de cette narration primitive à quoi notre vie privée reste encore attachée bien que tout, dans la vie publique, ait déjà échappé à la narration et, loin de suivre un fil, s'étale sur une surface subtilement entretenue» (trad. Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1957, t. II, p. 510-511).

19 Cf. le chapitre 8 de *Marxism and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1977, p. 121-127.

20 Il est évident que ces quelques caractéristiques sont d'une si grande généralité qu'elles ne sauraient rendre compte de la diversité des théories modernes de l'histoire.

21 Voici, à titre d'illustration, quelques formulations de Bloch: *sich in ältere Schichten zurückträumen, schieb von rückwärts her* (p. 104), *zurückführen* (p. 110), *sich wieder zurückwälzen* (p. 109).



avant (progresser, avancer), les reflux sont en principe des anomalies auxquelles il faut accorder une attention particulière pour les réinsérer dans le cours de l'histoire.

— Par moments Bloch utilise aussi un modèle métaphorique de strates, où le bas équivaut au passé, le haut à l'avenir. Le mouvement de l'histoire est donc ascensionnel. La non-contemporanéité consiste en l'insertion dans une couche plus élevée de restes appartenant à une couche inférieure<sup>22</sup>.

En principe, dans l'histoire moderne telle que conçue par Bloch, il y a toujours une orientation, un (bon) sens du processus historique. On s'oriente en identifiant l'avant et l'arrière, le haut et le bas. Or, dans la description de la *Jetztzeit*, de l'actualité historique des années vingt en Allemagne, Bloch est souvent obligé d'admettre que cette orientation n'est plus reconnaissable. Le temps historique a perdu le nord. Il parlera alors de brouillard (*Nebel*), de confusion (*Verwirrung*, *Durcheinander*), autant de termes figurés pour désigner la crise dont parle également Musil dans *l'Homme sans qualités*<sup>23</sup>:

De telles questions, toutes de la plus grande importance, et qui demeuraient sans réponse, il y en avait alors à foison. Elles étaient dans l'air, elles vous brûlaient les pieds. Le temps se déplaçait. Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque se refuseront à le croire, mais le temps, alors déjà,

se déplaçait avec la rapidité d'un chameau : cela n'est pas d'aujourd'hui. Seulement, on ne savait pas où il allait. Puis, on ne pouvait pas distinguer clairement ce qui était en haut de ce qui était en bas, ce qui avançait de ce qui reculait (I, p. 21).

Si on a une vision moderne de l'histoire, ne pas savoir si on avance ou recule doit être l'expérience la plus désorientante qui soit ! Dans l'interprétation marxiste, savoir si une action est orientée dans la bonne ou dans la mauvaise direction, si elle est réactionnaire ou révolutionnaire, devient la question décisive, même si on a toujours la possibilité d'extraire dialectiquement l'aspect positif d'un développement négatif<sup>24</sup>. Que cette question devienne difficile à trancher, voire indécidable, voilà qui pose un problème sérieux. C'est pourtant ce que Bloch doit admettre au sujet des non-contemporanéités, sinon dans leurs réactivations historiques réelles, au moins dans leur potentiel : « Das Zeitfremde dieses Widerspruchs ermöglicht ebenso den Betrug wie das Pathos von »Revolution« und Reaktion zugleich » (p. 116<sup>25</sup>).

Plus récemment, dans un article sur la culture postmoderne, Eagleton a formulé la même difficulté : « It is not always easy to distinguish politically radical assaults on classical epistemology (among which the early Lukács must himself be numbered, alongside the Soviet avant-garde)

22 Exemple : tels éléments viennent *von ganz anderem Unten her* (p. 104).

23 Musil, pour sa part, aura recours à la métaphore pathologique, qui est la figure traditionnelle pour parler d'une crise. Le chapitre 16 de son roman s'intitule « Une mystérieuse maladie d'époque ».

24 Eagleton parle du « Marxist habit of extracting the progressive moment from an otherwise unpalatable or ambivalent reality » (« Capitalism, Modernism and Postmodernism », dans *New Left Review*, 152, 1985, p. 68). Cf. également Bloch : « Ces négativités comportent certes un élément dialectiquement positif » (p. 111).

25 « Cette contestation étrangère à son époque rend également possible la tromperie et le pathos de la "révolution" et de la réaction en même temps » (p. 106).

from flagrantly reactionary ones» (p. 63). À peine quelques pages plus loin, il reprend la question, en la généralisant et en approfondissant sa portée et sa gravité, puisqu'il en conclut à une possible indécidabilité :

There are few more intractable problems in the modern epoch than of distinguishing between those critiques of classical rationality which are potentially progressive, and those which are irrationalist in the worst sense. [...] In any particular conjuncture the question of what counts as a revolutionary rather than barbarous break with the dominant Western ideologies of reason and humanity is sometimes undecidable<sup>26</sup>.

Devant cette indécidabilité quant à l'orientation du cours de l'histoire, l'historiographie moderne risque gros ; il y va de sa viabilité en tant que mise en forme discursive du vécu historique.

## 2 Comment écrire l'histoire de la culture postmoderne?

Si la crise des années vingt met ainsi à l'épreuve le dispositif narratif du « grand récit » historiographique moderne, surtout là où cette crise se manifeste par une recrudescence de l'hétérogénéité non contemporaine, que dire alors de notre actualité historique où le mode de production culturelle appelé *postmoderne* admet et postule même le montage systématique et généralisé d'éléments non contemporains ? Le défi que la complexité hétérogène de cette culture de la réu-

tilisation lance au récit historiographique se radicalise. Surtout si on prend au sérieux le programme que comporte la composition même du terme *post-moderne*. Si nos instruments historiographiques appartiennent à la modernité, sont-ils encore adéquats pour rendre compte de ce qui se conçoit comme fin, postérité, critique, dépassement de la modernité — ou tout simplement comme son oubli, ce que soutient une analyse récente de Burghart Schmidt<sup>27</sup> ? Peut-on cognitivement atteindre et réaliser une position post-moderne avec des instruments forgés par et engagés dans la modernité ?

Ou faudrait-il plutôt faire un saut épistémique, reconnaître que notre notion d'histoire appartient tout entière à la modernité et admettre qu'avec la culture postmoderne nous sommes déjà entrés dans la « posthistoire » ? Si tel était le cas, les formes et instruments discursifs de l'historiographie seraient périmés *in globo*.

Je n'ai pas la prétention d'apporter des réponses à toutes ces questions, surtout pas de réponses définitives. Car il me paraît certain que la plupart de nos réflexes conceptuels et de nos habitudes discursives sont encore solidement enracinés dans la modernité. Plutôt que de m'adonner à des spéculations, il sera intéressant d'observer comment nous nous débrouillons — avec une étymologie boîteuse : comment nous sortons du « brouillard » dont parlait Bloch — face à la difficile tâche historiographique ainsi esquissée.

26 P. 70. Voir aussi à ce sujet mon article sur Christa Wolf, où il est question de l'interprétation du romantisme en RDA : après l'avoir longtemps rejeté globalement comme réactionnaire, on finit par y trouver des aspects révolutionnaires (« Du texte et de ses usages. De l'usage du texte romantique chez Christa Wolf », dans *Protée*. XV, 3, 1987, p. 59-75).

27 Burghart Schmidt, *Postmoderne. Strategien des Vergessens*, Darmstadt et Neuwied, Luchterhand, 1986.

Dans la suite, l'examen se centrera sur un exemple : l'article de Fredric Jameson «Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism<sup>28</sup>», l'une des rares tentatives, à ma connaissance, pour rendre historiquement compte du postmodernisme. J'insiste sur la nature historique de son travail non seulement parce que je m'intéresse ici aux liens entre hétérogénéité et histoire, mais parce que c'est la thèse formulée par l'auteur lui-même. Il ne veut pas opérer la réduction qui consiste à penser le postmodernisme morphologiquement — comme un style parmi d'autres (p. 85) —, ni faire la méprise catégoriale de l'aborder moralement en s'indignant ou s'enthousiasmant face à son objet<sup>29</sup>. La vérité historique du postmodernisme selon Jameson se résume en une phrase : «to seek to grasp it as the cultural dominant of the logic of late capitalism» (p. 85).

Deux commentaires s'imposent immédiatement. D'abord, son interprétation historique du phénomène est marxiste. Il s'appuie sur le tableau des phases du capitalisme tracé par Mandel pour conclure que, loin de contredire la théorie marxiste de l'histoire et les prédictions qui en découlent, l'analyse du postmodernisme les confirme : «late or multinational or consumer capitalism, far from being inconsistent with Marx's great 19th-century analysis, constitutes on the

contrary the purest form of capital yet to have emerged, a prodigious expansion of capital into hitherto uncommodified areas» (p. 78).

Ensuite Jameson attribue au postmodernisme l'importance historique d'une mutation, d'un saut quantique, ces termes à connotations respectivement biologique et physique revenant avec une relative fréquence sous sa plume. Par la voie de la métaphore scientifique, ils affirment la différence qualitative que l'auteur attribue au postmodernisme. Il y reconnaît en fait un changement radical, l'émergence d'une période nouvelle et différente après celle du modernisme, non pas une variante interne ou une phase épigonale de la précédente<sup>30</sup>. Et il s'impose l'effort «to think the cultural evolution of late capitalism dialectically, as catastrophe and progress all together» (p. 86).

En périodisant ainsi, Jameson se trouve en désaccord avec Eagleton, qui, dans sa réplique, voit la culture postmoderne encore engagée dans la modernité, dans ses contradictions internes entre modernisme et avant-garde. «Modernism [...] could expose the limits of [the traditional ideological terms] with styles of subjective experience they could not encompass; but it also remembered that language sufficiently to submit the definitively «modern» condition to implicitly critical treatment»; or c'est bien, pour

28 Dans *New Left Review*, 146, 1984, p. 53-92. Une version abrégée avait paru sous le titre «Postmodernism and Consumer Society» dans Hal Foster (éd.), *The Anti-Aesthetic. Essays on Postmodern Culture*. Washington, Bay Press, 1983.

29 «Yet if postmodernism is a historical phenomenon, then the attempt to conceptualize it in terms of moral or moralizing judgements must finally be identified as a category mistake» (p. 85).

30 Cette attitude, qui accorde au postmodernisme le statut d'une période de production culturelle, se distingue nettement de l'approche typologique que Jean-François Lyotard semble nous proposer dans le *Postmoderne expliqué aux enfants* : «Une œuvre ne peut devenir moderne que si elle est d'abord postmoderne. Le postmodernisme ainsi entendu n'est pas le modernisme à sa fin, mais à l'état naissant, et cet état est constant. [...] Le postmoderne serait ce que dans le moderne allègue l'imprésentable dans la présentation elle-même» (Paris, Galilée, 1986, p. 30 et 32).

Eagleton, «the site of contradiction we still inhabit» (p. 72).

Essayons maintenant d'articuler l'espèce de double contrainte dans laquelle Jameson se trouve engagé, et dont il est d'ailleurs bien conscient, comme l'atteste son «mot préliminaire sur la méthode» (p. 55-58): peut-on encore appliquer la notion de période historique — qui implique une certaine homogénéité et totalité — à une période dominée par l'hétérogène? Mais surtout, peut-on continuer à appliquer pour des fins cognitives une conceptualité historique moderne à une pratique historique qui se développe à l'encontre de cette conceptualité?

L'enjeu épistémologique est de taille, soit qu'un instrument conceptuel récent s'applique à un objet ancien, soit que, comme ici, un instrument conceptuel commence à dater par rapport à l'objet nouveau qu'il se propose<sup>31</sup>. Certes, on ne saurait exiger que le discours à fonction cognitive mime les qualités et structures de son objet. Une telle proximité et circularité entre connaissant et connu ne produirait que des tautologies. Mais, les discours cognitifs étant eux-mêmes des réalités historiques, et par là soumis au changement, on ne peut continuer à les fonder sur des bases conceptuelles qu'a emportées la pratique. Il faut admettre qu'une telle pratique constitue un défi pour l'historien, et accepter de le relever.

C'est ce que fait Jameson en constatant lui-même la perte d'opérativité des fondements con-

ceptuels de la modernité. Il les résume dans l'expression «the depth model» et énumère cinq concrétisations de ce modèle sous forme d'oppositions conceptuelles: intérieur/extérieur (herméneutique), essence/apparence (phénoménologique), latent/manifeste (psychanalytique), authenticité/inauthenticité (existentialiste), signifiant/signifié (sémiotique). Ces oppositions fondatrices ne fonctionnent plus aujourd'hui, elles ne permettent plus de rendre compte de la pratique. Elles ont cédé la place à un modèle que Jameson propose d'appeler «de multiples surfaces» (cf. p. 62), la dimension de la profondeur ayant été abolie.

Formulé en jeu de mot, le défi que se lance Jameson consiste à faire de l'historiographie moderne, sinon à la sauver face à un objet qui pratique systématiquement l'historiophagie. Selon lui, le postmodernisme se définit, entre autres choses, comme la destruction cannibale de l'histoire. Il décrit la culture postmoderne comme une pratique omnivore qui s'adonne à «the random cannibalization of all the styles of the past» (p. 65-66<sup>32</sup>). Il ne s'agit donc ni d'un retour nostalgique au passé historique (bien que toutes les pratiques postmodernes ne soient pas exemptes de nostalgie), ni d'un retour de ce passé sous la forme de non-contemporanéités encore «vivantes» insérées dans le présent, comme c'est le cas chez Bloch: il y va d'une réutilisation des formes passées qui, plutôt que de réinvestir les

31 Voir au sujet de cette question épistémologique les passages que Louis Althusser y a consacrés dans les premiers chapitres de *Lire le Capital*. Sa réponse-boutade («la connaissance du sucre n'est pas sucrée») montre qu'il n'était pas prêt à concéder à l'objet historique autant que les historiographes, Bloch avant lui et Jameson après lui, s'avouent obligés de le faire.

32 Un travail intéressant consisterait à comparer cet usage métaphorique du cannibalisme, dans la description du postmodernisme, avec l'anthropophagisme qu'Oswald de Andrade utilise en 1928 comme la figure provocative du modernisme brésilien dans son *Manifesto antropófago*.

survivances comme le demande Bloch, les désinvestit. Elle procède à leur mise à mort<sup>33</sup> avant d'en exhiber les dépouilles. Cet aplatissement déshistoricisant semble même être la condition pour que puisse se pratiquer la manipulation ludique et euphorisante de tant de matériaux hétérogènes.

En fait, Jameson se voit obligé de rendre compte de la culture postmoderne pour une bonne part en termes négatifs et privatifs<sup>34</sup>. Illustrons ce trait discursif par le passage où il oppose parodie à pastiche en affirmant que, dans les pratiques artistiques postmodernes, le premier s'est généralisé et substitué à la seconde :

In this situation, parody finds itself without a vocation; it has lived, and that strange new thing pastiche slowly comes to take its place. Pastiche is, like parody, the imitation of a peculiar mask, speech in a dead language: but it is a neutral practice of such mimicry, without any of parody's ulterior motives, amputated of the satiric impulse, devoid of laughter and of any conviction that alongside the abnormal tongue you have momentarily borrowed, some healthy linguistic normality still exists. Pastiche is thus blank parody, a statue with blind eyeballs (p. 65).

Le pastiche se trouve décrit presque exclusivement en termes privatifs: «*without* a vocation, *without* ultimate motives, *amputated* of the satiric impulse, *devoid* of laughter». La notion se constitue par soustraction: le pastiche est la parodie moins quelque chose. Et ce quelque chose qu'il faut soustraire, ce sont autant d'éléments qui

pointent vers la fonction critique de la parodie. Cette critique, à son tour, doit faire le travail de l'histoire moderne: contribuer au progrès en dépassant un passé jugé inférieur à l'avenir envisagé. La parodie, pour Jameson, ne saurait être neutre, puisqu'elle appartient à la modernité historique. Sa version postmoderne est tout au plus une «*blank parody*», une parodie moins les attributs définitoires qui l'ancrent intrinsèquement dans la modernité.

On pourrait attribuer le procédé de cette description privative à une simple tactique rhétorique, celle du discours apophatique qu'empruntent souvent les locuteurs face à un objet inédit ou inconcevable. Seulement, ce qui donne un poids particulier à la négation et à la privation chez Jameson, c'est qu'elles mettent en évidence ce qui frappe justement les fondements conceptuels de l'histoire moderne. Eagleton a fourni le résumé le plus concis de cela en parlant de «*The depthless, styleless, dehistoricized, decathected surfaces of postmodernist culture*» (p. 61).

Les deux catégories modernes les plus radicalement menacées (et peut-être déjà disparues, puisque Jameson parle de mort et de disparition à leur sujet), sont celles de la temporalité et du sujet. Leur sort est d'ailleurs interdépendant :

If, indeed, the subject has lost its capacity actively to extend its pro-tensions and re-tensions across the temporal manifold, and to organize its past and future into coherent experience, it becomes difficult enough to see how the cultural productions of such a subject could result in any-

33 Le thème de la mort joue un rôle important dans la description de Jameson. Il parle de «*the death of the subject*» (p. 63 et 69, du pastiche comme «*speech in a dead language*», d'«*imitation of dead styles*» (p. 65).

34 À la p. 71, il postule cependant le dépassement de ces «*privative features*».

thing but “heaps of fragments” and in a practice of the randomly heterogeneous and fragmentary and the aleatory (p. 71).

Si le sujet historique devient dysfonctionnel, ne réussit plus à accomplir sa tâche historique primordiale, qui consiste en une mise en ordre temporel de l'expérience, alors la temporalité elle-même se désagrège et disparaît comme catégorie fondamentale de l'histoire. Aucun principe d'ordre ne semble alors plus s'appliquer au faire humain, qui est désormais caractérisé par

- the randomly heterogeneous,
- the fragmentary,
- the aleatory.

*At random* est une détermination négative ici. La fréquence de cette expression devient presque obsédante dans le texte. Elle contient en quelque sorte l'aveu de la résistance que les phénomènes observés opposent à leur mise en ordre dans le discours historiographique. Cette résistance, déjà observée chez Bloch, est devenue radicale au point d'équivaloir à une négation de tout ordre historique.

Jameson vise en fait un processus qu'il appelle «the weakening», «the waning», «the crisis of historicity» (p. 58, 68, 69). Le résultat de ce processus est «a society bereft of all history» (p. 66). Ce diagnostic grave d'une crise de l'historicité tout court se fonde sur le traitement que la culture postmoderne accorde à la temporalité. «The waning of the great high-modernist theme of time and temporality» (p. 64) a mené à un véritable «breakdown of temporality» (p. 73) qui s'accompagne d'un développement corollaire : la catégorie de l'espace joue un rôle de plus en plus important.

En fait la spatialité devient la catégorie post-moderne par excellence. Jameson évoque une culture «dominated by space and spatial logic» (p. 80). Son analyse d'un objet d'architecture postmoderne, le Bonaventura Hotel à Los Angeles, l'amène à conclure qu'il existe un «post-modern hyperspace» (p. 83), conclusion qu'il généralise par la suite : «What we must now affirm is that it is precisely this whole extraordinarily demoralizing and depressing original new global space which is the «moment of truth» of Postmodernism» (p. 88).

Cette qualification ambivalente de la nouvelle spatialité (d'une part «demoralizing and depressing», de l'autre «original new global space») met en relief un autre trait intéressant dans la description du postmodernisme par Jameson. Sur le plan axiologique, celle-ci est marquée par une forte négativité. Non seulement rend-il compte des phénomènes, comme nous venons de le voir, dans des termes explicitement privatifs, mais il y ajoute assez systématiquement une valorisation négative implicite. Surtout dans la première partie de son texte, il a l'air de rejeter ce qu'il décrit. Sous sa plume, la culture postmoderne apparaît comme précaire et inférieure, surtout quand il oppose l'histoire moderne (qualifiée d'authentique, *genuine*, et de réelle, *real*, cf. p. 68) à l'historicisme postmoderne.

En même temps, cependant, il admet que le postmodernisme exerce une fascination. Et il semble lui-même y être sensible, puisqu'il parle en termes positifs de certains aspects et objets de la culture postmoderne. Il mentionne «the remarkable Eaton Center» (p. 67), «the more interesting postmodern works» (p. 75), «the most energetic postmodern texts» (p. 79), et sur-

tout il accorde à la culture postmoderne cette qualité essentiellement moderne qu'est l'innovation (du moins sur le plan formel, cf. p. 67<sup>35</sup>).

Face à l'objet *culture postmoderne*, caractérisé systématiquement par la disparition, la crise, le dysfonctionnement des concepts et instances de l'histoire moderne, Jameson prend donc une attitude d'historien marxiste pour en écrire l'histoire. Il nous propose une hypothèse de périodisation, appuyée d'ailleurs largement sur le livre d'Ernest Mandel *le Capitalisme avancé*. Mandel distingue trois étapes dans l'évolution du capitalisme :

- le capitalisme de marché, qui correspond à la technologie de la machine à vapeur,
- le capitalisme monopolistique ou impérialiste, correspondant à la technologie du moteur à combustion et de l'électricité,
- le capitalisme multinational ou de consommation, correspondant à la technologie nucléaire et informatique (Jameson, p. 78).

C'est sur ce modèle en trois étapes que Jameson greffe sa périodisation de l'histoire culturelle en proposant trois périodes distinctes et consécutives : « my own cultural periodization of the stages of realism, modernism and postmodernism is both inspired and confirmed by Mandel's tripartite scheme » (*ibid.*).

La période postmoderne serait donc celle qui correspond au « whole new global network of the third stage of capitalism itself » (p. 80). C'est ainsi que le caractère fortuit, fragmentaire et aléatoire du postmodernisme est récupéré dans un

ordre historique, grâce à la réinsertion dans un des « grands récits » de la modernité. La culture postmoderne a trouvé sa place dans la troisième étape d'évolution du capitalisme comme la « dominant cultural logic or hegemonic norm » (p. 57).

Jameson est conscient du fait que ce geste de mise en ordre peut être perçu comme anachronique par rapport à la spécificité même de son objet. Mais il le croit nécessaire, au nom de la raison historique : « If we do not achieve some general sense of a cultural dominant, then we fall back into a view of present history as sheer heterogeneity, random difference, a coexistence of a host of distinct forces whose effectivity is undecidable » (p. 57).

Souvenons-nous qu'Eagleton aussi est mal à l'aise quand il ne peut pas décider du sens dans lequel les événements s'insèrent dans le cours de l'histoire, mais qu'il admet l'existence de cette indécidabilité. Jameson par contre veut décider du sens historique de l'indécidabilité postmoderne, lui donner signification et direction. Il est évident qu'il n'aimerait pas faire l'histoire du postmodernisme en termes postmodernes, c'est-à-dire en quelque sorte de l'intérieur de son épaisseur phénoménale. Il tient au contraire à sauvegarder l'appareil conceptuel moderne comme un instrument épistémique indispensable.

Mais il n'est pas insensible au contre-argument qui se fait entendre à voix haute aujourd'hui contre les périodisations historiques : la notion de

---

35 Mérite qu'il lui déniait dans la première version de son essai, où il critiquait la culture postmoderne en termes généraux : « a world in which stylistic innovation is no longer possible [...] ; postmodern art [...] will involve the failure of the new, the imprisonment in the past » (p. 115-116).

période ou de système historique n'implique-t-elle pas un fond de conceptualisation totalisante et homogénéisante? Elle aurait donc pour effet d'oblitérer les hétérogénéités et d'effacer pour le regard cognitif ce que Jameson appelle «the impulses of negation and revolt, not to speak of those of social transformation» (p. 57).

Argument et contre-argument sont tous les deux présentés par Jameson lui-même dans son «mot préliminaire sur la méthode». On y trouve, en particulier, une véritable défense et illustration de l'hétérogène et de la différence — d'ailleurs un peu comme il y a chez Bloch une réhabilitation du non-contemporain. Mais, chez les deux penseurs marxistes, cet élément difficile à manier ne saurait être affirmé à moins d'être réinscrit dans une dominance, dans une hégémonie, à moins d'être maîtrisé par un traitement dialectique affiné :

I am very far from feeling that all cultural production today is "postmodern" in the broad sense I will be conferring on this term. The postmodern is however the force field in which very different kinds of cultural impulses—what Raymond Williams has usefully termed "residual" and "emergent" forms of cultural production—must make their way (p. 57).

Si Jameson plaide ainsi pour un «dialectical restructuring of cultural dominants and subordinates» (p. 75) dans l'analyse historique et le discours historiographique, cette position me paraît relever d'un compromis entre le «grand récit» moderne de l'histoire, débordé et éclaté par les évidences mêmes de la réalité historique, et la volonté de prendre sérieusement en considération la *différence* de cette réalité.

Mais le temps (historique) est-il encore au compromis, ne faudrait-il pas faire valoir pour le

travail de l'historien le même impératif que Jameson propose pour l'observateur de l'œuvre d'art postmoderne? Il lui faut de nouveaux organes afin d'être en mesure de percevoir, de ne pas manquer la spécificité de son objet: «The newer architecture therefore [...] stands as something like an imperative to grow new organs, to expand our sensorium and our body to some new, as yet unimaginable, perhaps ultimately impossible, dimensions» (p. 80).

Ce passage me paraît intéressant à un double titre. D'abord parce que nous y voyons Jameson faire un geste discursif rare, celui d'une fuite en avant, lorsqu'il admet que, dans la culture postmoderne, nous nous trouvons face à des réalités que nous ne sommes pas encore capables de percevoir, pour lesquelles nous devons d'abord nous faire pousser des organes adéquats. Ensuite parce qu'il a recours à la même métaphore épistémique que les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle quand ils spéculaient sur les limites des connaissances humaines. Ils s'adonnaient à des expérimentations fictionnelles qui consistaient à augmenter et diminuer le nombre et la nature des organes sensoriels pour mener des réflexions sur l'étendue des connaissances humaines, sur l'adéquation des instruments de perception au monde perçu. Ces exercices — de la science-fiction avant la lettre — leur permettraient de construire les mondes possibles les plus étonnants.

Jameson reprend la même métaphore et la même modalisation «comme si» pour concéder le statut épistémiquement précaire de son discours sur les objets de la culture postmoderne: il se peut que ces objets aient des dimensions que notre organe discursif ne réussit pas encore à capter. N'en tirons cependant pas la conclusion qu'il



ne faut pas toucher à ces objets tant que les nouveaux organes ne nous auront pas poussé. Je suis au contraire persuadé que ces organes ne se développeront que dans un intense contact avec les nouveaux objets, à condition, évidemment, que nous acceptions d'aller à tâtons et ne cherchions pas impatientement la certitude de les maîtriser en les enfermant dans les grands récits modernes.

### 3 Conclusion

Cet essai nous a permis d'observer deux historiographes aux prises avec une réalité historique récalcitrante. Dans les deux cas, leur objet semblait aller à contre-courant, refuser de s'inscrire dans le cours de l'histoire, sortir de l'histoire, voire l'effacer. Au cœur du problème, il y avait cette résistance d'une réalité hétérogène en tant que non contemporaine.

Il y a cependant des différences, la gravité du problème s'étant intensifiée des années vingt aux années quatre-vingts. Pour Bloch le non-contemporain se manifeste sous la forme de restes localisables, de survivances d'une temporalité antérieure. Ces restes ont gardé un potentiel de vie et de pathos, une charge énergétique qui peut être actualisée de manière réactionnaire ou révolutionnaire. C'est-à-dire, selon le grand récit marxiste, dans le mauvais ou dans le bon sens de l'histoire.

Dans la culture postmoderne, le non-contemporain, le maniement indifférencié des formes du passé, devient le mode dominant de production culturelle. Mais ces matériaux hétérogènes ne sont réutilisables qu'après l'effacement de leur différence temporelle, après la neutralisation de leur énergie historique.

La réaction des deux historiens est cependant du même type : face à la difficulté de l'objet, ils réaffirment la nécessité du travail historiographique. L'autre membre de l'alternative aurait été d'abandonner la tâche de l'historien.

Plus précisément, leur réaction s'articule en deux temps. D'abord ils identifient la difficulté de l'objet, reconnaissent ses résistances et essaient de décrire sa complexité. Dans ce premier pas, il s'agit donc de ne pas nier ou rejeter la spécificité de l'objet, contrairement au « marxisme vulgaire » des années vingt et à toutes celles et tous ceux qui aujourd'hui ne voient dans le postmodernisme qu'un affaiblissement de la production culturelle, une forme de décadence et d'épigonisme, ou la mercantilisation avancée de l'art. Il s'agit au contraire d'affiner l'instrument conceptuel pour rendre compte de l'objet difficile.

Ensuite, il a fallu prendre position par rapport au grand récit historique moderne. Les deux auteurs ont opté pour se positionner, en tant que marxistes, à l'intérieur. Ils ont, chacun à leur manière, contribué à rétablir l'ordre historiographique menacé en réinsérant l'hétérogène non contemporain dans le bon sens, ou dans le bon cours de l'histoire.

Sur le plan intellectuel et discursif, Bloch a eu gain de cause. Ses analyses sont parmi les plus lucides de la montée du nazisme. Mais sur le plan politique, au cours des années trente, la réappropriation réactionnaire des énergies non contemporaines l'a emporté sur celle qui aurait été révolutionnaire.

Le discours de Jameson ne réussit pas à sortir de la double contrainte entre les exigences de l'objet et de l'instrument conceptuel. Il marche sur une corde raide discursive et épistémique en

## HISTORIPHAGIE OU HISTORIOGRAPHIE?

essayant de réinscrire la différence postmoderne dans l'histoire moderne. Le résultat est intéressant parce que, travaillé par des tensions pro-

fondes, il révèle la difficulté de penser le postmodernisme historiquement.